

Pierre Hoffmann

ALBERT PEL

Le Landru savoyard

Le  Papillon Rouge Editeur

« Pel est-il oui ou non un criminel ? [...]

Dans tous les cas, la vie de cet homme, vie dont nous avons rigoureusement vérifié les péripéties, mériterait d'être racontée. Il y a là un véritable roman et un homme tout à fait extraordinaire. »

Le Petit Journal (11 octobre 1884)

UNE ENFANCE ET JEUNESSE SAVOYARDES

Malgré la bruine, tenace et froide, le jeune Albert marche tête nue dans une ruelle de Bourg-Saint-Maurice. En cette fin de printemps 1859, les eaux noires, bourbeuses de l'Isère, toutes proches, grondent, gonflées par la fonte des neiges. Malgré comme un clou, le teint blême, les cheveux de jais, Albert, à l'instar des habitants de la vallée de la Tarentaise, redoute les colères subites de la rivière et de ses affluents qui risquent de saper les fondements de la montagne, de rouler d'énormes rochers, d'emporter maisons, commerces, vergers ou fermes. Dieu merci, cette année-là, les torrents se montrent – pour l'instant du moins – relativement sages et Albert pousse l'antique porte en bois de l'atelier de son père en sifflotant.

La cinquantaine avancée, François Pel ne quitte pas des yeux une montre à gousset posée sur son établi.

– J'en connais un qui se donne du bon temps, lance-t-il.

– J'ai pris une rincée, répond Albert en s'ébrouant.

– Fais attention ! s'écrie l'apprenti, un blondinet assis près de son maître et qu'Albert jalouse.

– Il n’a pas tort, renchérit le paternel.

– Bon, j’ai compris, soupire Albert en effectuant un demi-tour digne d’un automate.

– Approche, ordonne l’horloger d’un ton pète-sec.

Entre le père et le fils, l’ambiance est le plus souvent tendue. L’air contrarié, Albert prend place à côté de l’apprenti.

– Regardez-moi un peu cette montre, c’est une belle pièce, pas vrai ? souligne l’artisan.

– Oui, mais détraquée, se moque Albert qui a réponse à tout, au grand dam de son père.

Un minuscule tournevis en main, d’un geste sûr, François Pel déshabille la tocante sous les regards curieux d’Albert et de l’apprenti. Une paire de brucelles lui permet de retirer plusieurs pièces du mécanisme – roues, leviers, axes, pignons, vis et ressorts – qu’il dépose avec mille précautions sur une table installée près de la fenêtre, avant de les examiner au moyen d’une loupe à la lumière vacillante d’une lampe à huile.

Après un temps de silence seulement troublé par le tic-tac d’une vénérable pendule remise à neuf, l’horloger indique aux deux jeunots que cette montre en plaqué or, propriété d’un notaire, n’a besoin selon lui que d’un bon nettoyage avant d’être rhabillée.

Albert regarde l’objet avec envie. L’or et l’argent le fascinent. Chaque fois qu’il passe devant la bijouterie tenue par un Piémontais dans la rue centrale, il se plante face à la vitrine, ses yeux comme aimantés par les bagues, les anneaux, les colliers, les bracelets. L’éclat du métal précieux l’attire. Tout petit, déjà, il reluquait la croix de Savoie suspendue au cou de sa mère qui lui donna la vie sur le tard.

Charlotte Pel, née Flandin, allait en effet sur ses quarante ans lorsqu'elle accoucha d'un garçon chétif, le mardi 12 juin 1849, dans une sobre demeure d'un village situé près de Moutiers, répondant au joli nom de Grand-Cœur. François, quant à lui, venait d'en avoir quarante-cinq.

De notoriété publique, le ménage battait de l'aile, lui aimant un peu trop la chopine, elle les plaisirs faciles. L'arrivée de Félix-Albert – prénom déclaré en mairie – aurait pu ressouder le couple mais sa naissance n'apporta pas le bonheur, bien au contraire, et les disputes repartirent de plus belle.

Au bord du lavoir, près du four à pain ou le soir à la veillée, des langues de vipère susurraient même que François n'était pas le géniteur. Du reste, le bambin maigrichon, pâle comme un linge malgré le bon air des montagnes, les yeux foncés, le nez pointu, n'offrait aucune ressemblance avec son père officiel.

De son côté, Charlotte n'était pas un modèle d'amour maternel et lorsque le couple se sépara, quelques mois plus tard, le père éleva seul le fiston maigrelet tandis qu'à l'image de nombreux Savoyards, la mère quitta la terre natale pour Paris dans l'espoir d'un avenir meilleur.

Entre François et Albert – prénom d'usage du rejeton – le courant ne passe pas. Autant le père est réservé, autant son fils est disert. Tel un colporteur, Albert possède un bagout étourdissant et malgré son allure efflanquée, son assurance à toute épreuve ne laisse pas indifférents ses camarades de classe ni ses maîtres. Avec son père, en revanche, tout est prétexte à conflit. Dans la rue, les passants entendent fuser les querelles, même pour une simple histoire de couvre-chef un jour de pluie.

– Sortir sans chapeau avec un temps pareil, nom d’une pipe, t’es devenu cinglé ? grogne le père en rangeant au fond d’un tiroir la montre bien toillettée du notaire.

– On me l’a volé.

– Menterie !

– Je t’assure...

– La ferme ! Ton boniment, ça suffit ! Tu as encore échangé ton chapeau contre je ne sais quoi. Tu mens comme tu respirez. Tout le portrait de ta mère !

Le clocher de l’église Saint-Maurice sonne six heures du soir. La tête droite, sous le regard éteint de l’apprenti, Albert se dirige sans dire un mot – une fois n’est pas coutume – vers la porte de l’atelier et sort. La valse de la pluie a cessé. Il regagne le domicile paternel où mijote sur le coin du fourneau à bois une soupe préparée par la bonne à tout faire, y compris à réchauffer certaines nuits le lit de l’horloger.

Aux premiers jours de l’été, las de cette guéguerre familiale, un oncle, M^e Flandin, avocat à Moutiers, intervient auprès de sa sœur Charlotte qui tient un commerce d’objets de piété dans Paris. Sans enthousiasme, elle accepte d’accueillir son fils unique.

L’oncle s’occupe de tout et met la main à la poche. Grâce à ses relations personnelles, il fait inscrire son neveu pour la rentrée prochaine dans un établissement religieux. Il offre aussi à l’enfant une paire de chaussures et le confie à un couple de sa connaissance qui se rend lui aussi dans la capitale française.

Fin septembre, habillé du dimanche, une casquette vissée sur la tête, Albert salue son oncle d’une franche poignée de main en lui promettant d’être un bon élève. Les adieux avec

TABLE DES MATIÈRES

Une enfance et jeunesse savoyardes	9
De Marie Mahoin à Eugénie Meyer	25
Eugénie Buffereau ou les « joies » du mariage	37
En secondes noces, l'impaticente Angèle Murat-Bellisle	45
Élise Bœhmer, du couvent au malfaisant	55
Le début de l'instruction et l'insaisissable poison	73
Des expertises médico-légales compliquées	95
Fin de l'instruction et début de l'addition	105
Au cœur de la cour d'assises de la Seine	119
Un pourvoi en cassation pour un procès hors norme	163
Le temps des aveux ?	171
Saint-Martin-de-Ré, l'antichambre du bagne	201
La Nouvelle-Calédonie pour la vie	211
Un Landru avant l'heure	243